

Les deux fidélités

Edmond Fleg

Bulletin AJC - 1949-2 (Janvier)
p.5

Je ne connais, pour ma part, aucun Juif qui n'ait, durant les années atroces que nous venons de vivre et de mourir, rencontré l'aide généreuse, et souvent périlleuse, d'un ou plusieurs Chrétiens. Il y avait là déjà de quoi remuer profondément nos âmes. Mais nous découvrons maintenant que ce noble secours n'était encore que l'instinctive préfiguration d'un acte réparateur qu'Israël n'attendait pas, qu'il n'avait jamais espéré. Une fois de plus, devant les paroles du pasteur Lauriol, nous sommes les témoins stupéfiés et ravis de cette confession miraculeuse qui, nous n'en doutons point, annonce d'autres miracles.

Nous n'en doutons point ?... Suis-je en droit de le proclamer au nom d'Israël tout entier ? Ne sentons-nous pas, nous Juifs, chez certains, chez beaucoup peut-être de nos coreligionnaires, un reste d'inquiétude ? Nous avons trop souffert, durant trop de siècles : leur méfiance est la mesure de leurs souffrances.

Que peut faire l'Amitié Judéo-Chrétienne pour obtenir d'eux une adhésion sans réserve ? Rien de plus que ce qu'elle se propose, mais aussi tout ce qu'elle se propose : ne jamais négliger ce qui nous unit, mais ne jamais masquer ce qui nous sépare ; **et replacer, à la fois, ce qui nous unit et ce qui nous sépare, dans les perspectives d'un même plan mystérieux et providentiel.**

Saint Paul n'a-t-il pas annoncé qu'Israël serait conservé jusqu'à la fin des temps pour une œuvre voulue par Dieu ? Et Maïmonide n'a-t-il pas proclamé que, de par la volonté de Dieu, Jésus a porté jusqu'aux îles lointaines l'espoir messianique d'Israël, Le Juif attend la venue du Messie ; le Chrétien attend son retour. Le Juif ne peut croire qu'il soit déjà venu ; le Chrétien ne peut croire qu'il ne l'ait déjà vu. Mais ils doivent s'incliner, l'un et l'autre, devant ces deux attentes contraires, puisque c'est le même règne de Dieu que toutes deux attendent.

Ici se place un souhait qu'il nous est peut-être permis, à nous, Juifs, de formuler et qui pourra faire quelque jour l'objet d'un examen en quelque nouveau Congrès de Seelisberg.

Nous ne sommes plus des déicides, nous dit-on : la cause est entendue. Nous ne sommes plus des maudits. Nous ne sommes plus des perfides. Mais nous sommes encore, paraît-il, des infidèles. Infidèles à qui ?

La Synagogue conteste-t-elle que les Eglises chrétiennes soient fidèles au Nouveau Testament ? Comment ces Eglises pourraient-elles contester que la Synagogue soit fidèle à l'Ancien ? Ses martyrs innombrables ne l'ont-ils pas assez prouvé ? Et, aujourd'hui encore, un Juif qui, sans même pratiquer le judaïsme, accepte simplement de porter le nom de Juif, n'accepte-t-il pas aussi d'offrir demain, comme Abraham, jadis, son fils en holocauste ?

Reconnaissons donc ensemble que nous nous trouvons en présence, non d'une infidélité et d'une fidélité, mais de deux fidélités. Et respectons l'une et l'autre, comme nous aimons ensemble le Dieu qui les inspire – pareillement : de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre pouvoir.

Nul ici, j'en suis certain, n'y contredira, ni des Chrétiens ni des Juifs qui, sous la parole d'un grand pasteur, ont pu communier dans une même lumière.

Edmond FLEG.